

1^{ère} conférence

La fécondation artificielle : l'Église a-t-elle son mot à dire ?

Le 11 octobre 1987

Nous allons reprendre cette année une série de conférences sur le même thème que l'an dernier : « Des vérités difficiles à transmettre. », et nous aborderons des sujets particulièrement actuels. Il est bon, de temps en temps, de regarder bien en face ces sujets dont on parle à droite et à gauche d'une manière parfois très intempestive. J'avais hésité à vous apporter à propos de la question d'aujourd'hui, toute la littérature parue récemment et qui parle de ce sujet d'une manière quelquefois très véhémement et passionnelle. Mais vous êtes aussi informés que moi là-dessus. Si vous le désirez, nous pourrions regarder les critiques adressées à l'Église – mais cela ne vaut peut-être pas la peine : on les connaît suffisamment. Et si nous sommes attentifs à ces critiques, si nous essayons de les comprendre, nous constatons qu'on ne sait plus très bien ce qu'est l'Église pour nous.

C'est peut-être ce qui m'impressionne le plus, du point de vue théologique et du point de vue de ma foi. Nous n'avons plus le sens de l'Église, nous avons oublié qu'elle est une *mère*. Le Saint-Père le dit dans l'encyclique *Redemptoris Mater* dont nous parlerons le 20 mars, et il le dit avec beaucoup de force : « *L'Église apprend de Marie ce qu'est sa propre maternité.* »¹. La maternité de Marie sur nous nous fait comprendre la maternité de l'Église. Nous avons beaucoup de peine à comprendre cette maternité de l'Église. Une chose m'avait beaucoup impressionné : c'était que de fait, cette « Instruction » (puisque c'est comme cela qu'on l'appelle) du Cardinal Ratzinger, que nous regarderons attentivement la prochaine fois, cette Instruction du Cardinal Ratzinger a coïncidé avec l'encyclique sur Marie dans cette année mariale. Il y a quelques mois, je devais faire une conférence sur le sujet que nous traitons aujourd'hui, et on avait invité quelques médecins. Je savais par expérience (connaissant beaucoup de médecins) combien il est difficile pour beaucoup de recevoir l'Instruction du Cardinal Ratzinger avec un cœur d'enfant. Je dis bien : avec un cœur d'enfant. Les médecins ont un défaut professionnel, comme nous tous. Nous avons des défauts professionnels, même quand on enseigne la philosophie ; ils ne sont pas trop gênants, je l'espère, mais ce sont quand même des défauts professionnels : on revient tout le temps sur l'aspect philosophique ou sur l'aspect théologique, oubliant peut-être un peu que les chrétiens vivent de leur foi d'enfants de Dieu.

Ces médecins donc, et ces savants, et derrière eux tous ceux qui les suivent, ont une peine énorme, il faut bien se le dire, et c'est pour cela qu'on doit prier pour eux, à dépasser leur regard

¹ *Redemptoris Mater*, 43 (cf. *Lumen Gentium*, 63 et 64).

particulier. C'est bien, en effet, un regard particulier : ils regardent la santé de l'homme. Et encore : quand ils sont d'excellents médecins, ils regardent l'ensemble de la santé ; mais la médecine se particularise, se spécialise de plus en plus ; et cela, c'est peut-être la mort de la médecine, parce qu'on ne peut pas particulariser la médecine. On particularise la science. Mais la médecine est un art, dans son application. Je sais bien que c'est une vieille querelle, de savoir si la médecine est un art ou une science. La médecine présuppose une science, et elle est un art. C'est du reste pour cela qu'on a toujours le souci de choisir tel ou tel médecin. Quand vous décidez d'aller à un concert, l'artiste qui joue n'est pas indifférent : il compte beaucoup. Vous ne dites pas seulement : « C'est du Mozart : ce sera donc très bien », ou : « C'est du Bach : ce sera donc parfait. » Vous regardez *qui* va jouer, parce qu'il est des artistes qui massacrent. Cela existe, hélas ! Ils ne comprennent rien à ce qu'ils jouent et, à cause de cela, ils abîment tout. La même chose se retrouve dans l'art médical, précisément parce que c'est un art. Pourquoi court-on après tel ou tel médecin ? Parce qu'on sait que celui-là a un sens particulier que les autres n'ont pas ou pas toujours. La science, cela s'apprend, et l'acquisition d'une science est sanctionnée par des diplômes. L'art, cela s'apprend aussi ; cela exige même une *ascèse* encore beaucoup plus grande que celle de la science. Pensez à l'ascèse des danseurs et des danseuses, à l'ascèse de ceux qui veulent vraiment arriver à être ce qu'ils doivent être dans l'exercice de leur art, dans leur « métier » d'artiste. Les grands artistes – cela me frappe beaucoup – sont des gens qui travaillent, et qui travaillent longuement, plus encore que les savants, sauf s'ils sont vraiment passionnés par leur science ; mais en tout cas plus que pour simplement obtenir des diplômes.

Si j'ai fait cette longue digression, c'est parce que le sujet que nous allons traiter est directement lié à ce point de vue de la médecine, de la biologie et de l'art. C'est pour cela que c'est si complexe. Il ne s'agit pas uniquement de la science, mais plutôt et surtout de l'application de la science. Et l'application de la science c'est l'art. On applique la science par le point de vue artistique. On ne l'applique pas directement et immédiatement ; il faut toute une adaptation, tout un climat particulier, pour que la technique puisse réussir et que l'art puisse porter ses fruits.

Je me trouvais donc, il y a quelques mois, en face de médecins et de savants. Je leur ai dit : « N'oubliez pas que l'Église est votre mère. Traiteriez-vous votre mère comme vous traitez l'Église ? Iriez-vous dire : « J'ai fait des études, moi ; ma mère n'en a pas fait. Ce qu'elle est bête ! » On entend de temps en temps des choses comme cela : « J'ai été à l'école ; ma mère n'y est pas allée.. » Il n'en reste pas moins qu'elle est votre mère. Peut-être ne connaît-elle pas certaines choses que vous connaissez, vous. Mais, après tout, grâce à qui les connaissez-vous ? C'est peut-être grâce à son dévouement, à son travail incessant. C'est peut-être à cause de cela que vous avez pu faire des études et arriver à connaître ce que vous connaissez. Au-delà de ce que vous avez connu, il y a quelque chose de beaucoup plus grand ; il y a l'amour d'une mère. Et la mère ressent des choses que le savant ne ressent pas – mais que les très grands artistes ressentiraient (je dis bien : les *très grands artistes*). Il faut bien comprendre cela : l'Église est mère, et elle a un langage de mère. Par le fait même elle ressent certaines choses que des spécialistes, de très grands spécialistes, ne ressentent plus. Ils ont peut-être du génie dans leur métier, ils découvrent peut-être des choses étonnantes, ils sont peut-être prix Nobel, mais ont-ils encore le sens de l'homme, de l'homme dans ce qu'il a de plénier, et de l'homme appelé à une vie éternelle ? C'est cela que regarde l'Église. Le regard de l'Église sur les hommes consiste à voir que, à cause du Sang du Christ crucifié, tous sont appelés à la vie éternelle. Et cette mère qui est l'Église, cette mère pour nous, ne cesse de nous rappeler cette exigence profonde que toute la culture – cette culture très particulière, scientifique, technique – oublie.

Cette exigence, on n'en parle plus. Alors, quand l'Église en parle, cela semble venir comme une voix d'outre-tombe ou une voix moyenâgeuse, qui n'est pas de notre temps. Ici, il faut distinguer : cette voix n'est peut-être pas celle de notre culture scientifique, mais c'est la voix du Christ et la voix de Marie. Si Jésus était là au milieu de nous, que dirait-il ? Il faut se poser la question du point de vue de la foi : Jésus aurait-il un autre langage que celui du Cardinal Ratzinger ? Que le langage du Pape ? Que dirait Jésus ? Tout médecin chrétien doit se poser la question : que dirait Jésus en face de ce malade, en face de cet infirme, en face de ce foyer qui désire avoir des enfants et qui biologiquement parlant, à cause de tel ou tel obstacle, ne peut pas en avoir ? Que dirait Jésus, quel serait le langage de Jésus ? Dans toutes les critiques visant le Cardinal Ratzinger – du moins dans toutes celles que j'ai lues – je n'ai jamais vu cette référence, alors que cela s'impose, pour un théologien ! Le théologien, en effet, n'a pas d'autre rôle que de rappeler le langage du Christ. Autrement, il n'est plus théologien. Et s'il est philosophe, il doit parler un langage de sagesse, il doit dire *pour quoi* l'homme est fait, quelle est la finalité de l'homme.

Cela est très important pour nous. Si l'Église a parlé d'une manière si nette, c'est que la question est grave. Il faut lire et relire cette Instruction. Elle est courte. On peut donc la lire et la relire, c'est vite fait. On y trouve un langage extraordinairement précis. C'est du reste peut-être cela qui nous heurte. Quand l'Église parle un langage affectif pour nous rappeler qu'il faut prier, qu'il faut se confesser, qu'il faut faire telle ou telle chose, c'est un langage qu'on comprend peut-être plus facilement. Là, on se dit : « L'Église fait son 'boulot' : elle rappelle qu'il faut donner une pièce à la quête, c'est son 'boulot'. » Et quand l'Église rappelle qu'il faut utiliser les sacrements, là aussi on reconnaît que c'est sa fonction d'Église : l'Église est faite pour rappeler la nécessité des sacrements. Là, tous les chrétiens sont d'accord. Mais lorsque l'Église descend (et je dis bien : *descend*) jusque-là, et qu'elle parle avec une telle netteté, une telle franchise, en sachant très bien que quantité de chrétiens, hélas, n'écouteront pas, elle le fait parce qu'elle sait qu'elle doit le faire.

Il y a cinq ans, j'avais traité ce sujet devant des gynécologues de Paris. Et comme l'Église avait déjà, d'une certaine manière, exprimé suffisamment ce qu'elle pensait, et que j'avais beaucoup réfléchi à la question sur le plan philosophique, parce qu'on touche à quelque chose de tout à fait essentiel à la vie de l'homme et à la vie du foyer, j'avais eu, avec les médecins qui étaient présents, une discussion assez dure. Nous avons « bataillé » toute la journée ! Heureusement, il y avait là quelques foyers qui étaient profondément d'accord, sans trop oser le dire, parce qu'en face de médecins compétents, intelligents et chrétiens, ils n'osaient trop rien dire. Mais ils écoutaient. Et un de ces médecins m'a remis un dossier, un gros dossier. Il m'a dit : « Père, puisque vous voyez de temps en temps le Saint-Père, remettez-lui en mains propres ce dossier. » C'était bien sûr, sur le sujet en question. Je sais bien que le Pape y pensait déjà ! Ce n'est pas du tout cela qui a déclenché la sonnette d'alarme ! Mais le Saint-Père a pris le dossier en disant : « Je sais combien c'est important, combien c'est capital. Il faut étudier cela de très près. » C'était il y a cinq ans. Et je sais que, dans ce dossier, il y avait des questions de très grands savants qui n'étaient pas chrétiens et qui se disaient : « L'Église ne devrait-elle pas parler ? » tellement ils étaient inquiets, tellement ils voyaient qu'on était dans une voie sans issue et dangereuse par rapport à la destinée même de l'homme, à ce *pour quoi* l'homme est fait. Cela m'avait beaucoup impressionné et cela m'avait confirmé dans cette recherche².

2 Au cours de l'année scolaire 86-87, quelques semaines avant la publication de l'Instruction du Cardinal Ratzinger, je traitais à Saint-Jodard la même question en philosophie – donc d'un point de vue purement philosophique (au niveau d'une *sagesse* philosophique) et, sans savoir ce que l'Instruction allait dire, j'aboutissais exactement aux mêmes conclusions. Cela a beaucoup frappé les étudiants.

Je connais quelqu'un qui, depuis quelques années, fait des études psychanalytiques sur ce sujet. Il était venu m'en parler, et je lui avais dit : « Voilà ce que je viens de donner à quelques médecins de Paris, comme réflexion philosophique. » Il m'a regardé et m'a dit : « Mon père, vous êtes sévère ! Croyez-vous vraiment qu'il faille dire cela ? » Je lui ai répondu : « Mon cher ami, vous êtes versé dans les études psychanalytiques et vous avez fait des études philosophiques : je comprends très bien que vous ne me suiviez pas. Du reste, je ne vous demande pas de me suivre : je vous demande simplement d'écouter et de réfléchir sur ce sujet. Vous allez y réfléchir du point de vue psychanalytique, en examinant toute une série de cas particuliers. » Il en a examiné cent cinquante (à partir de cent cinquante cas, on peut faire une thèse : cela vaut ce que cela vaut ! mais il y a au moins ces cent cinquante cas). Deux ans après, il est revenu. Il avançait dans sa thèse, et il m'a dit : « Père, maintenant, je suis totalement d'accord avec vous. Vous avez raison ; et je suis d'accord avec vous *psychanalytiquement*, parce que j'ai vu que cette question causait un silence terrible et une brisure du point de vue affectif. » Il m'a expliqué cela en détail, mais je ne vais pas m'y attarder ici. Ses recherches ne sont pas passées inaperçues ; et parce que cela commençait à se savoir (qu'il faisait cette thèse), on est venu le trouver et on lui a dit : « Surtout, ne l'écrivez pas. C'est trop grave : on va nous supprimer les subventions. » Alors, il a répondu : « Je l'écrirai, même si vous me mettez à la porte de l'université. Cela m'est égal, parce que pour moi le bien de l'homme est plus important que ma carrière. » Il a du courage. C'est un homme de quarante ans.

Tout cela nous aide à comprendre le bien-fondé du regard maternel de l'Église. Les mères, quand elles sont de vraies mères, ont un sens que les savants, si savants qu'ils soient, n'ont pas. La science est particulière, ne l'oublions pas. C'est pour cela qu'elle se spécialise toujours. Et la science doit se spécialiser, tandis que le point de vue artistique regarde l'ensemble. Les anciens disaient : *Modo diviso, modo composito*. J'aime beaucoup cette petite distinction : la science procède *modo diviso* : on divise. Et donc nécessairement, puisqu'on analyse, on veut aller toujours plus loin, et il y aura ce caractère particulier. Tandis que l'art procède *modo composito* : l'art regarde donc l'ensemble. Si vous faites à une statue un nez admirable et que l'ensemble ne soit plus admirable, c'est peut-être intéressant, mais cela manque d'unité. Or une œuvre d'art a une unité, et l'artiste est sensible, terriblement sensible, à l'unité. C'est pour cela qu'il doit regarder l'ensemble, qu'il doit tout regarder.

L'Église n'a ni un regard de savant, ni un regard d'artiste, mais un regard de mère. C'est cela que je voudrais vous faire comprendre, à l'occasion justement de cette Instruction du Cardinal Ratzinger et de ce que le Saint-Père peut dire dans le sillage de cette Instruction. L'Église est mère, d'une maternité qui n'est pas seulement humaine, mais divine. Et parce qu'elle est mère d'une maternité divine, son regard ne peut pas être un regard de savant.

Certes l'Église aime la science. Ici encore, j'évoquerai un témoignage. Du temps de Paul VI, un de mes amis, qui avait réuni un groupe de savants, voulait profiter de ce que la réunion du Conseil de l'Institut avait lieu à Rome cette année-là, pour le présenter au Saint-Père. Ce Conseil était constitué d'une quinzaine de grands savants (parmi lesquels il y avait, je crois, huit Prix Nobel). L'ami en question voulait que ce petit Q.G. de savants puisse être présenté à Paul VI, présenté à l'Église ; que l'Église comprenne de mieux en mieux ce qu'est la science. En effet, ce n'est pas toujours facile et parfois il y a cloisonnement entre les deux. Il voulait donc cela à tout prix. Il m'en avait parlé longuement et m'avait demandé comment atteindre Paul VI par « l'escalier de service », pour ne pas être arrêté par tous les dignitaires qui diraient « Ne venez pas ; Paul VI est beaucoup trop fatigué, il n'en peut plus. Vous ne pouvez pas lui demander cela, cela l'impressionnera trop d'être en présence de huit Prix Nobel et de quinze savants. » De fait, ces quinze savants, quand ils se regardaient entre eux, jugeaient qu'ils représentaient bien la

science. C'était des mathématiciens, des physiciens, des biologistes. Cet ami, finalement, a donc pu rencontrer le Saint-Père et obtenir une audience particulière. Quand il a prévenu ces quinze savants qu'il avait demandé une audience, il a constaté que pas un seul n'était croyant ; ils étaient tous positivistes, c'est-à-dire ne croyant qu'en la science (pour le positivisme, c'est la science qui doit sauver l'homme). Il a eu alors un peu froid dans le dos : « Qu'est-ce que je fais ? » S'il avait su d'avance que, sur les quinze, aucun n'était croyant, je crois qu'il n'aurait pas eu le courage de demander l'audience ; et moi-même, je crois que je lui aurais déconseillé de le faire, par prudence. Heureusement que, quand on ne sait pas, on a de ces audaces d'enfant qu'on n'aurait pas autrement ! Et le mieux, c'est que, avant l'audience, ils étaient reçus à l'Académie italienne des Sciences, qui est sous le haut patronage de Galilée. Et là, on lui avait fait un discours montrant que, si la science était en progrès, l'Église au contraire, dans son regard sur la science, était en régression. Mais l'ami dont je vous parle était audacieux et il *croyait*. Et il avait confiance.

Il m'a donc raconté ce que Paul VI leur avait dit. Un discours à la manière de Paul VI, en trois points. En premier lieu, l'Église a toujours eu un très grand respect pour la science ; elle sait la grandeur de la science. Et cela, il faut se le rappeler. Il ne faut pas oublier que si la science s'est tellement développée en Occident, c'est grâce à l'Église. Quand on regarde l'histoire du développement de la science, on voit que l'Église a joué un très grand rôle. Maintenant que la science est pleinement développée, elle n'a plus besoin de sa « mère », précisément parce qu'elle est parfaitement développée. Mais, au début, l'Église a joué un rôle important, un rôle de soutien, d'aide, d'encouragement. Je sais bien qu'il y a eu « l'affaire Galilée », mais il faut tout de même essayer de comprendre. L'Église a un grand respect pour la science. Deuxième point : l'Église rappelle aux savants que la science est au service de l'homme et non pas l'homme au service de la science. L'homme est *plus* que la science et la science doit être ordonnée au bien de l'homme. On n'a donc pas le droit de sacrifier des vies humaines pour le progrès de la science. Ce serait criminel. La science est au service de l'homme, pour permettre à l'homme d'être plus épanoui et plus pleinement ce qu'il est. Enfin, troisième point : l'Église rappelle aux savants que Dieu est le Maître de la vie et de la mort et que jamais la science n'aura un droit absolu sur la vie et la mort. Ces trois points montrent bien ce qu'est l'Église par rapport à la science. L'Église respecte la science ; elle rappelle aux savants que la science est au service de l'homme ; et elle rappelle que la vie est au-delà du pouvoir du savant. Il y a quelque chose qui va plus loin que la science c'est la vie, la vie humaine, bien sûr. Parce que l'homme est appelé à voir Dieu. À cause de l'âme spirituelle de l'homme, à cause de son intelligence capable d'atteindre la vérité et de son cœur capable d'aimer, la vie humaine a quelque chose de sacré, elle dépend directement de Dieu et elle est pour Dieu. C'est pour cela que le savant ne peut pas dominer la vie. Avant l'audience, ces grands savants se disaient : « Qu'est-ce que cela signifie, Rome ? Qu'est-ce que cela signifie, le Vatican ? Un musée, pas plus. La religion diminue et la science augmente. De plus en plus la science commande tout. La religion, c'est quelque chose d'antique. Les croyants demeurent comme des témoins d'un âge révolu. » Après l'audience, ils ont tous été d'accord pour dire : « Si le Pape n'existait pas, il faudrait l'inventer, parce que personne n'ose nous parler comme lui et nous rappeler qu'avant d'être des prix Nobel, nous sommes des hommes, des hommes comme tous nos frères que nous devons respecter d'autant plus que notre connaissance est plus grande. Plus on connaît, plus on doit respecter. Plus on aime, plus on doit respecter. En effet, si, par la connaissance, notre intelligence voit mieux, voit plus loin, cela nous permet de mieux comprendre à la fois la complexité et la grandeur de l'homme. »

L'Église aime donc la science, la vraie science, la science du chercheur. Mais l'Église nous fait comprendre que la science est au service de l'homme. Donc, dans l'*application* de la science – je vous le disais tout à l'heure : c'est le point de vue artistique –, l'Église peut intervenir,

quand on ne respecte pas assez l'homme. L'Église ne condamne pas telle ou telle conclusion scientifique, ou telle ou telle hypothèse et théorie scientifique, quand elle est vraiment scientifique. L'Église se prononce dans l'ordre de l'*application*. Ce n'est pas toujours dit avec suffisamment de netteté. Le théologien et le philosophe doivent le dire et préciser. L'Église intervient au niveau de l'application de la science ou, si vous voulez, de l'*usage* qu'on en fait par rapport à l'homme. L'Église ne condamnera jamais tel ou tel produit pharmaceutique qui a telle ou telle qualité. Mais elle dira : « Attention, vous n'avez pas le droit de vous en servir en dehors de telle ou telle circonstance. » C'est la prudence qui intervient ici. C'est l'art et la prudence : l'art du côté de celui qui applique la science (et il faudrait aussi qu'il exerce la prudence) ; et la prudence de celui qui est le patient, qui accepte telle ou telle manipulation. Accepter ou refuser telle ou telle manipulation, c'est une question de prudence. Il faut, pour cela, savoir exactement l'effet qu'a le produit, et savoir si cet effet a ou aura des conséquences telles qu'on ne peut pas l'accepter. C'est donc un conflit d'art et de prudence par rapport à la science. La science est au-dessus, d'une certaine manière, en ce sens qu'elle est plus abstraite. Le niveau scientifique est quelque chose de beaucoup plus abstrait que le niveau artistique et le niveau prudentiel. Le niveau prudentiel n'est jamais abstrait. Or, l'Église quand elle intervient comme mère, intervient au niveau de la prudence, d'une prudence qui est éclairée par la sagesse divine. C'est cela qu'il faut comprendre, que nous avons beaucoup de peine à comprendre. Nous sommes tous plus ou moins imprégnés de freudisme ; un freudisme dilué, un freudisme de propagande, qui est plus terrible que le vrai freudisme. Nous avons une peine énorme aujourd'hui à obéir, et surtout à obéir à une mère. Obéir à un père, cela se fait encore un peu, parce qu'on sait qu'il y a par derrière un pouvoir plus efficace que celui de la mère et que le père a plus de vigueur et donc que la punition du père ou du grand-père sera quelque chose de plus vigoureux. Le pouvoir de coercition est plus grand chez le père ou le grand-père que chez la mère ou la grand-mère. C'est un fait : nos civilisations sont faites comme cela. Les mères, on les désarme ; et les grands-mères, doublement : elles n'ont donc plus de pouvoir de coercition. Il y a des exceptions, c'est évident. Mais ordinairement, c'est comme cela : les grands-mères sont des « grands-mères gâteaux. » C'est très bien, c'est très utile que les grands-mères soient là pour mettre un peu d'amour là où il n'y en a plus beaucoup, et pour faire naître l'amour là où il n'y en a plus beaucoup ; c'est très important. Mais pour l'exercice de l'obéissance, il faut l'autorité.

On sait très bien qu'aujourd'hui, il est terriblement difficile d'obéir. Et le problème foncier est là : on ne sait plus ce qu'est l'obéissance à l'égard de l'Église. On voudrait beaucoup discuter d'égal à égal en oubliant complètement que si l'Église prend des décisions comme celle-là (concernant la fécondation artificielle) ce n'est pas sans avoir longuement réfléchi et consulté des savants. Évidemment, elle, elle n'a pas consulté tous les savants, c'est impossible (du reste, ils se diviseraient en deux, forcément) ; même chez les biologistes, il y a une division du point de vue scientifique : il y a les « réductionnistes » et les « spirituels » ; à plus forte raison encore dans l'application, parce qu'interviennent la prudence et l'art. Alors, on acceptera peut-être que l'Église donne des conseils, que l'Église soit une grand-mère. Cela, on l'acceptera assez volontiers, en disant : « Oui, elle est grand-mère, et ce n'est pas étonnant : elle a derrière elle tout un passé, presque deux mille ans... C'est pour cela qu'elle regarde tellement le cap que représente la fin des deux mille ans et l'approche du troisième millénaire. Tandis que les jeunes d'aujourd'hui ne regardent pas beaucoup cela. Nés à la fin du vingtième siècle, ils sont tout à fait prêts pour passer le cap. L'Église, elle, a tout un passé. Qu'elle use de ce passé pour nous donner des conseils, très bien ; l'Église devrait être celle qui nous donne des conseils de sagesse. Mais qu'elle laisse les spécialistes à leur place ! Et qu'elle laisse s'exercer la prudence de chaque foyer, époux et épouse ! Qu'elle ne soit pas ce 'surmoi' qui vient s'ajouter et qui vient condamner. Jésus

n'a pas condamné : l'Église n'a donc pas le droit de condamner. » Voilà ce que l'on pense très souvent ; ce n'est pas exprimé comme je le dis là, mais c'est latent. On accepterait l'Église comme conseillère, comme grand-mère. Or l'Église est mère ; et étant mère divine, elle a aussi le devoir d'enseigner. Cela fait partie de la mission de l'Église. Dans sa première encyclique, le Saint-Père avait précisé (comme on l'avait, je crois, rarement fait) que la mission de l'Église est celle de Jésus : mission prophétique, mission sacerdotale, mission royale. À ce moment-là, personne n'a rien dit. On a un peu laissé tomber cela. Peu de théologiens l'ont relevé. Il est pourtant très important de comprendre que l'Église, en étant mère, a la mission du Christ. Elle est mère dans sa manière d'agir, et elle est de plus en plus proche de nous. Depuis que le Saint-Père vient nous visiter, on sent que l'Église est plus proche. Mais l'Église a cette mission royale ; elle a donc une autorité royale, celle de Jésus. Et si vous dites que l'Église n'a pas d'autorité dans le domaine moral, dans un domaine humain, vous dites, au fond, que Jésus n'est pas le Roi des hommes, qu'il n'est pas le Roi de l'humanité. Or il est doublement Roi de l'humanité. Il est Roi de l'humanité parce qu'il est le Verbe incarné et il est Roi de l'humanité parce qu'il est notre Sauveur. C'est par son sang qu'il est devenu notre Roi. Et si l'Église a la même mission que le Christ – or cela, c'est l'enseignement classique de l'Église, cela fait partie de notre foi de catholiques –, il faut reconnaître à l'Église un pouvoir royal, une autorité royale, qui s'exerce d'une manière maternelle, sous le souffle de l'Esprit Saint, avec Marie.

L'autorité royale de l'Église s'exerce dans l'enseignement. Alors, sur quoi porte l'enseignement de l'Église ? C'est là la question. L'enseignement de l'Église porte sur notre salut éternel ; donc sur les sacrements, le mystère de la grâce, de notre filiation divine, de notre prédestination : nous sommes enfants de Dieu ; et sur le mystère de Jésus, le mystère de la Très Sainte Trinité. L'Église doit enseigner. Et l'Église doit nous donner actuellement la parole de Dieu dans toute sa force, sans la diminuer, sans la relativiser. C'est le rôle de l'Église enseignante. Et ce rôle de l'Église enseignante s'étend à celui qui enseigne la théologie. En enseignant la théologie, je fais partie de l'Église enseignante. Et ceux qui, parmi vous, font de la catéchèse, font partie de l'Église enseignante. Vous n'avez pas le droit d'enseigner n'importe quoi. Vous devez enseigner ce que l'Église enseigne. On racontait ceci du père Garrigou-Lagrange qui avait un sens très aigu de ce qu'était l'enseignement de la théologie (il a été, à son époque, le grand théologien de Rome) : à la fin de sa vie, il enseignait avec une calotte sur la tête, parce qu'il était chauve et qu'il avait froid ; il avait donc une petite calotte (non pas blanche, bien sûr, mais noire). Il enseignait du haut de sa chaire, avec sa calotte ; mais quand il émettait une opinion personnelle, contre tel ou tel théologien, il descendait de sa chaire, enlevait sa calotte et à ce moment-là il était simplement le père Garrigou-Lagrange passionné qui attaquait avec violence tel ou tel – en latin, bien sûr, parce que, comme disait un vieux père dominicain espagnol : « On injurie mieux en latin... »

L'Église doit enseigner l'intégrité de la parole de Dieu. La foi implique cette intégrité. Elle n'a pas le droit de rejeter certaines choses en disant : « Ce n'est plus de mode. Le mystère du péché originel, par exemple, ce n'est plus de mode, il ne faut plus en parler. » Non, on n'a pas le droit de faire cela. L'Église doit rappeler la parole de Dieu et toutes les décisions de l'Église dans leur intégrité. Et l'Église doit rappeler à l'homme sa dignité personnelle. Dans le monde d'aujourd'hui, l'Église doit rappeler incessamment la dignité de la personne humaine et la grandeur de l'homme chef-d'œuvre de Dieu, abîmé par le péché, mais réhabilité par le Christ dans toute sa dignité d'homme. L'Église doit être attentive à cela. Et c'est précisément pour cela que l'Église se penche tellement, aujourd'hui, sur ces problèmes particulièrement délicats, particulièrement personnels. Le foyer représente bien une communauté intime, personnelle ; on pourrait donc penser que le foyer échappe à l'Église. Mais non : la famille est une « Église

domestique », comme l'a rappelé le Concile ³ ; elle fait partie de L'Église, elle est le fondement de l'Église. Et le Saint-Père – l'Église avec son autorité – doit donc se pencher d'une manière très particulière sur la famille, parce que l'Église sait que la famille est particulièrement attaquée aujourd'hui, que les attaques contre la famille se font, depuis un certain nombre d'années, particulièrement violentes. Le progrès de la biologie, depuis quelques années, est si intense qu'on voudrait, par ce progrès biologique et grâce à lui, permettre une certaine libération de l'homme et de la femme à l'égard de ce qu'il y a de fondamental dans un foyer. Je ne dis pas : ce qu'il y a de plus *spécifique*, mais de plus *fondamental*. Le caractère le plus *spécifique*, c'est l'amour de l'époux et de l'épouse ; le plus *fondamental*, c'est la procréation, puisque c'est par là que le foyer prend la responsabilité de la survie de l'homme. L'Église n'a pas le droit de dire : « Tout est permis aux époux et aux épouses dans ce domaine ; c'est eux qui sont les seuls responsables de la famille. » Il y a le sacrement de mariage. Et par le sacrement de mariage, la famille reconnaît son intégration plénière dans l'Église. Le sacrement de mariage, c'est en effet l'intégration plénière du foyer chrétien dans l'Église. C'est du reste très grand, parce que cela montre bien que la grâce du mariage n'est pas seulement une grâce pour la prière. C'est déjà très beau, de permettre aux époux de prier ensemble (ce n'est pas si facile !), mais le sacrement n'est pas là seulement pour la prière, ni seulement pour que les époux se rappellent qu'ils doivent rester fidèles à l'Église. Il est là aussi pour que leur amour soit toujours plus vrai, pour que leur amour ne cesse de grandir et qu'il soit victorieux de toutes les luttes, de toutes les difficultés, de toutes les souffrances, et que leur amour aille jusqu'à ce don mutuel, ce don de l'un à l'autre qui est source de fécondité. L'Église doit, dans son réalisme maternel – une mère a ce réalisme-là –, rappeler qu'il y a certains dangers, des dangers de facilité. C'est la première chose que l'Église ait dite : qu'il ne faut pas employer la pilule. La pilule c'est vrai, facilite les choses ; mais la facilité n'est pas une « catégorie » évangélique ! L'Évangile, c'est la Croix, ce n'est pas la facilité. Descendre le fleuve, tout le monde peut le faire, même les cadavres ; et les cadavres le font même plus vite que les autres. Rappelez-vous cela. Ce n'est pas une parole de l'Évangile, mais c'est de Péguy, c'est donc très français ; et c'est merveilleux. La facilité, c'est cela : c'est une morale qui glisse : on se laisse glisser. Et une morale qui glisse tout le temps, c'est très dangereux : on ne voit plus comment on peut la rattraper. Au moment où la loi Veil a été votée, une psychanalyste que je connaissais, chrétienne mais très psychanalyste, parce qu'elle croyait très fort en sa psychanalyse (elle avait dépassé le freudisme, mais avec un regard extraordinairement perspicace), m'a dit : « Mon père, m'autorisez-vous à écrire une lettre à quelqu'un qui est une collègue, pour lui dire ouvertement ce que je pense, en tant que médecin ? » J'ai lu la lettre ; il n'y a pas eu de réponse. Mais la lettre était nette, précise : « Vous verrez dans quelques années ce que vous avez fait. Si la morale ne respecte pas le plus petit, il n'y a plus de morale. Qu'un jour, on vienne vous fusiller (si vous êtes en face d'un plus fort que vous), ce sera normal, étant donné ce que vous avez fait. Vous ne savez pas ce que vous faites. » C'était le rappel très net d'un médecin à un autre médecin, disant : « Vous mettez la France dans un état de facilité. Et mettre la France dans un état de facilité, c'est supprimer la victoire. Nous serons dorénavant un pays qui accepte de descendre le fleuve... »

L'Église ne peut pas accepter que l'homme descende le fleuve, qu'il soit comme un cadavre. L'Église rappelle qu'en face des progrès de la science et de la technique, les problèmes (du point de vue de notre conscience de chrétien) deviennent de plus en plus subtils, et quelquefois héroïques. Le choix peut devenir héroïque, quand on sait qu'on pourrait adopter tel ou tel procédé. Quand on sait qu'on ne peut pas le faire, il n'y a pas de choix : c'est donc simple. Mais quand on sait qu'on pourrait et que certains viennent vous rappeler que vous pouvez le faire, le choix peut devenir héroïque. Et c'est vrai : plus l'homme a un pouvoir étendu (je ne dis pas une

³ *Lumen Gentium*, II : *Ecclesia domestica*.

autorité, mais un *pouvoir*), plus il y a des possibilités (pensons, par exemple, à toutes les possibilités de vacances), plus cela permet des choix merveilleux, mais en même temps, plus cela peut exiger des choix héroïques : « Je n'irai pas là parce que mon devoir est de rester auprès de ce malade : à cause de tel ou tel acte de charité, je n'irai pas là, alors que c'est miroitant, très séduisant. »

C'est là que le problème se situe pour nous. Il y a des possibilités nouvelles. Ces possibilités sont-elles conformes à la sagesse de Dieu ? L'Église, devant cela, ne peut pas rester seulement conseillère, parce qu'elle a un pouvoir royal. Et quand il s'agit d'une chose très importante, d'une chose capitale (au jugement de l'Église), qui va être bientôt confirmée par des données psychologiques – alors on croira plus à la psychologie qu'à l'Église... Que les païens soient comme cela, très bien, mais qu'un chrétien arrive à croire plus à des conclusions psychanalytiques qu'à l'avertissement de l'Église, c'est terrible. C'est un manque de foi. C'est une foi qui commence à devenir glissante. On risque, à ce moment-là, de perdre progressivement la foi. Car le mystère de l'Église fait partie de notre foi : on doit aimer l'Église comme le Christ l'a aimée⁴. Quand il s'agit d'un enjeu aussi important (le foyer, l'amour des conjoints), quand il s'agit d'un « objet » aussi important (l'enfant), l'Église doit parler. Elle n'a pas le droit de se taire. Et elle ne peut pas seulement donner des conseils. Si dans son regard de mère, elle est convaincue qu'il y a là une erreur très fondamentale, son devoir est de dire : « Non, ne prenez pas ce sentier. » Elle l'a fait pour la pilule ; elle le fait maintenant pour la fécondation artificielle. Et voyez comme c'est curieux ! D'un côté comme de l'autre, c'est pour rappeler la grandeur de l'amour, mais de deux manières complémentaires qui sont presque inverses. D'un côté, c'était pour rappeler l'efficacité de l'amour : la fécondité. L'Église rappelait qu'on n'a pas le droit de mettre de barrière à cette fécondité puisqu'elle est intrinsèquement liée à l'amour. De l'autre côté, l'Église rappelle que la fécondité est dépendante de l'amour, qu'elle ne peut pas s'en séparer et qu'elle ne peut pas être recherchée pour elle-même, par n'importe quel moyen, car alors elle peut devenir un obstacle à l'amour, et même entraîner la brisure de l'amour.

Ces deux positions de l'Église sont donc diverses, mais dans les deux cas, c'est l'Église mère qui rappelle l'importance et la grandeur de l'amour humain, de l'amour de l'époux pour l'épouse et de l'épouse pour l'époux ; et c'est l'Église qui rappelle la grandeur du mystère de la procréation qui est quelque chose de sacré et qui doit toujours être regardé dans la lumière de la sagesse de Dieu.

4 Cf. Eph. 5, 25.